III

Reconnaissance du 11 avril. — De Lubic. — Le prince de Salm. — Le général Marquez ne revient pas. — Travaux de l'ennemi. — Nos travaux de défense. — La 3e compagnie du génie. — Traces du séjour des Français à la Cruz. — Les généraux Miramon et Arèllano proposent à l'Empereur de sortir de la place. — L'Empereur refuse. — Conseil de guerre. — Escarmouche. — Notre situation empire. — Mort du colonel Farquet.

Le lendemain de l'anniversaire de l'acceptation du trône, on exécuta une reconnaissance sur la *garita* (octroi) de Mexico, située sur la route de la capitale, à quelques centaines de mètres de la Cruz.

Cette opération avait pour but de faire passer entre les lignes des assiégeants, à la faveur du combat, quelques courriers pour le général Marquez, dont le retard étonnait tout le monde.

Dans la nuit, une colonne se forma silencieusement sur la place de la Cruz. Elle était composée

du bataillon de l'Empereur, du 3me de ligne et des chasseurs, le tout sous le commandement du prince de Salm. Elle était appuyée, en outre, par les dragons de l'Impératrice et les hussards, qui avaient mission de tourner la Cruz et de se répandre dans la plaine de Carretas.

A la pointe du jour, l'action commença; mais l'octroi et le *meson* (grande auberge), ainsi que les maisons qui l'entourent, étaient fortifiés en règle. L'ennemi résista. Notre colonne, quoique vaillamment conduite, rentra sans avoir rien fait de remarquable. Nos pertes furent assez sensibles. Le prince de Salm fut sauvé par un jeune Français, sous-lieutenant de chasseurs, qui, voyant dans une meurtrière un canon de fusil dirigé vers le prince, donna une vigoureuse poussée à ce dernier, qui tomba un instant avant que le coup ne partît, sans quoi le prince recevait la charge à bout portant.

Parmi nos blessés se trouvait un jeune Polonais appelé de Lubic, mais qui cachait sous ce pseudonyme un des plus grands noms de Pologne. L'Empereur, qui le protégeait spécialement, l'avait nommé la veille sous-lieutenant aux chasseurs. A l'affaire dont je viens de parler, une balle lui fracassa le genou. On l'amputa. J'éprouvais un

serrement de cœur chaque fois que j'allais presser la main de ce charmant jeune homme, mutilé à vingt ans. Au moment où l'on espérait le sauver, une maladie de poitrine se déclara; elle empira au fur et à mesure que l'état de sa jambe s'améliorait. Quand ce membre fut complétement guéri, le malade succomba aux atteintes de l'affection de poitrine. Nous l'enterrâmes religieusement.

Le général Marquez ne revenait pas. Une certaine inquiétude commençait à se répandre parmi nous, quelque effort qu'on fît pour la vaincre.

Nous n'avions point de repos et nous nous attendions à une nouvelle attaque, avant l'arrivée des renforts du général Marquez.

Les travaux de circonvallation de l'ennemi progressaient tous les jours. Il s'était peu à peu établi dans le faubourg San-Sébastian, en face de notre ligne du nord et à Pateo, au pied de la Cruz, en s'abritant derrière plusieurs lignes de maisons et de murs crénelés, le tout fortement relié par des fossés, des flèches et des barricades. Cette position était formidable ; nous avions eu, le 11 avril, l'occasion de nous apercevoir qu'une sortie était à peu près impraticable dans cette direction.

Le nombre des assiégeants s'augmentait sensi-

blement. Ils recevaient des renforts des points de l'intérieur les plus éloignés, ainsi que des armes, des munitions, des canons et des ressources de tout genre.

Dans la place on ne restait pas inactif non plus, et nos travaux de défense devenaient respectables, mais les républicains avaient sur nous, comme je l'ai dit, un avantage immense : ils pouvaient non-seulement combler leurs vides, mais encore augmenter leur effectif, tandis que nous nous trouvions dans l'impossibilité de remplacer nos moindres pertes.

La force de nos adversaires augmentait au fur et à mesure que la nôtre diminuait.

Les vivres commençaient à coûter des prix fabuleux. Les soldats ne s'en ressentaient pas trop, parce qu'on leur faisait des distributions ; mais les officiers en souffraient, car ils ne recevaient plus que la demi-solde.

Les approches de la Cruz, le jardin et le Panthéon furent garnis d'artillerie. Sur la gauche du couvent, une flèche fut élevée par la troisième compagnie du génie. Cette brillante compagnie, attachée à la brigade de réserve, semblait se multiplier et rendait d'immenses services ; elle était un modèle de discipline et de valeur.

Ses trois officiers, le capitaine Béthancourt et les lieutenants Quintana et Miranda, camarades sous les drapeaux, comme ils l'avaient été au collége militaire de Chapultepec, étaient aimés de leurs soldats et estimés de tous ceux qui connaissaient leur instruction, leur valeur et leur esprit militaire.

Leur compagnie étant continuellement décimée, ils établirent, dans une cour intérieure du couvent, un petit cimetière réservé, où ils enterraient leurs morts avec un soin touchant.

J'ai déjà dit que la Cruz avait servi de caserne aux troupes françaises durant l'Intervention, et que celles-ci y avaient même établi un hôpital et des magasins.

On y voyait encore des traces toutes fraîches de leur séjour. On lisait, sur les murs, des vers que leur singulière désinvolture m'empêche de reproduire ici: zouaves, chasseurs et artilleurs avaient écrit leurs joyeuses réflexions dans ces anciennes cellules de moines fanatiques, devenues, par le fait des révolutions, des chambrées de vétérans, sans se douter que, peu de temps après, un monarque, aussi noble qu'infortuné, viendrait s'y défendre en personne contre ces républicains, qu'ils avaient si bien dispersés qu'on les croyait anéantis.

Notre situation empirait; la famine devenait inquiétante; la démoralisation pénétrait peu à peu parmi nous. A l'impatience avec laquelle on attendait Marquez succédait l'anxiété sur le sort de ce général.

Les généraux Miramon et Arellano conseillèrent alors à l'Empereur de trouer les lignes des assiégeants et d'aller, avec les dragons de l'Impératrice et la meilleure cavalerie, destituer à Mexico même le général Marquez et revenir ensuite au secours de Queretaro qu'ils conserveraient jusqu'au dernier moment. L'Empereur refusa, en disant que sa place était où le péril se montrait le plus grand, et chargea le général Mejia de cette mission que le pouvoir et le prestige du Souverain pouvaient seuls mener à bonne fin.

Celui-ci était malade; on fut donc obligé d'attendre quelques jours, après quoi, un conseil de guerre eut lieu. On y résolut d'envoyer le général Moret, le prince de Salm, le colonel Campos, commandant de l'escorte particulière de l'Empereur et quelque cavalerie inutile à la défense, avec mission de destituer Marquez, et, en tous cas, d'informer la place de ce qui s'était passé, car on commençait à soupçonner fortement un malheur ou une trahison.

Malheureusement, Moret et ses deux compagnons ne purent passer entre les assiégeants comme on l'avait projeté.

La cavalerie qui les escortait, marchant de nuit et à tâtons, fut repoussée ; mais Zarazua, un de nos chefs de guerilleros, aussi hardi qu'heureux, parvint à s'échapper avec une cinquantaine de chevaux.

Cette petite sortie, dont tout le monde devina à peu près le véritable motif, fit mauvais effet.

La cavalerie devenant presque inutile, et la faim se faisant sentir, on commença à tuer les plus mauvais chevaux, pour en distribuer la viande aux soldats et au peuple.

Les projectiles de l'ennemi ne nous laissaient guère de repos, et ses tirailleurs, établis aux bords de la rivière, devant notre ligne du nord, empêchaient de mener les animaux à l'abreuvoir.

Le magnifique et immense aqueduc, œuvre gigantesque, de la colonisation espagnole, qui conduit l'eau du Cerro de Carretas jusque dans la ville, avait été coupé par l'ennemi. Il restait bien quelques puits, mais en trop petit nombre : nos chevaux et nos mules souffraient de la soif, ce qui, joint à l'absence de fourrages, aux fatigues et au manque de soins, les faisaient dépérir rapidement.

Les mules de ma batterie étaient dans un état pitoyable : attelées jour et nuit, mal nourries, elles étaient maigres et couvertes de plaies, ce qui désespérait notre capitaine, qui aimait beaucoup plus ses mules que ses subordonnés. Bien loin de m'attacher à ces animaux, comme ces vieux officiers du train qui ont plus de soins pour leurs bêtes que pour leurs hommes, je pris vite ces animaux en horreur. Les mules ont de bonnes qualités en campagne ; mais aussi elles possèdent tous les défauts du cheval et de l'âne, sans avoir ni l'intelligence du premier, ni la douceur du second.

Un jour que j'étais au parc général, placé à couvert sous les immenses voûtes du couvent de San-Francisco, les sons de l'orgue m'indiquèrent qu'une cérémonie religieuse avait lieu dans l'église attenante. Une cérémonie à cette heure et en pareille circonstance ne pouvait être qu'une cérémonie funèbre. En effet, on rendait les derniers devoirs au colonel Farquet.

Les honneurs militaires que le 12e de ligne faisait à son chef, les chants funèbres, les tristes sons de l'orgue, l'obscurité qui descendait rapidement, mais qui était combattue dans le chœur par la lumière de nombreux cierges, le souvenir de celui qui dormait du sommeil éternel dans ce cercueil,

sur lequel était placée sa vaillante épée et ses glorieuses décorations, tout se réunissait pour émouvoir profondément les assistants.

Le colonel Farquet avait été blessé d'une balle à la jambe, dans la sortie du 1er avril. Sa blessure, qui avait d'abord paru peu dangereuse, s'envenima tout à coup ; la gangrène s'y mit et le malade succomba. Cette mort avait été si prompte que, avant d'entrer à l'église, je croyais, comme beaucoup d'autres, le colonel entièrement rétabli.

Le colonel Farquet suivait de près son épouse, morte à Morelia, quelques jours avant notre départ de cette ville, en donnant le jour à un enfant qui survécut. Le douloureux souvenir de la perte de cette épouse adorée hâta la fin du colonel. Avant de mourir, il légua ses deux petits enfants au général Miramon, son ancien camarade. Miramon se chargea des deux orphelins ; mais, après la mort sanglante de leur protecteur, les deux pauvres petits se trouvèrent de nouveau sans appui.

Miramon assistait aux obsèques, ainsi que beaucoup d'officiers de la promotion de Farquet, brillante catégorie des chefs, parmi lesquels brillèrent au premier rang Osollo et Miramon, et dont bien peu survivent aujourd'hui. Leur valeur se révéla pour la première fois lorsque, élèves

de Chapultepec, ils défendirent héroïquement leur école contre les volontaires américains du général Scott, préludant ainsi à la résistance acharnée qu'ils devaient opposer plus tard à la Révolution.

Une vague inquiétude, que reflétaient les physionomies assombries, planait sur l'assistance. Miramon seul était impassible. On descendit le corps du colonel Farquet dans un caveau creusé dans l'église ; Miramon jeta quelques gouttes d'eau bénite dans la tombe béante, se sépara des assistants, remonta aussitôt à cheval et partit au galop. Tout le monde l'imita, et l'église redevint silencieuse et solitaire.